Franca Henriette
CORAY

Alba

La mélodie de l'aube

ROMAN



EDITIONS
OURANIA

Franca Henriette Coray

Alba

La mélodie de l’aube

EDITIONS OURANIA

Les textes bibliques sont tirés de la version Segond 21
http://www.universdelabible.net

© et édition: Editions Ourania, 2012
Case postale 128
1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse
Tous droits réservés.
E-mail: info@ourania.ch
Internet: http://www.ourania.ch

ISBN édition imprimée 978-2-940335-59-6
ISBN format epub 978-2-88913-516-5
ISBN format pdf 978-2-88913-905-7

Table des matières

Prologue 9
Chapitre 1 11
Chapitre 2 31
Chapitre 3 53
Chapitre 4 65
Chapitre 5 83
Chapitre 6 95
Chapitre 7 113
Chapitre 8 121
Chapitre 9 139
Chapitre 10 159
Chapitre 11 171
Chapitre 12 185
Chapitre 13 207
Chapitre 14 217
Chapitre 15 237
Chapitre 16 253
Chapitre 17 271
Chapitre 18 287
Chapitre 19 299
Chapitre 20 317
Chapitre 21 329
Chapitre 22 349
Chapitre 23 383
Chapitre 24 399
Chapitre 25 409
Chapitre 26 427
Chapitre 27 455
Chapitre 28 471
Chapitre 29 483
Un mot de l'auteur 503

Prologue

Elle sommeillait contre la tiédeur de sa maman et entendait confusément des voix. Une lui était familière: c'était celle du bambin qui l'accueillait chaque nuit dans son lit. Elle aimait bien se lover dans le creux de son cou, sur l'oreiller. L'autre voix était celle de l'inconnu qui était arrivé depuis peu. Sa mère avait feulé, car elle avait immédiatement perçu sa malveillance. Ils étaient en train de discuter âprement. Le garçon pleurait, implorait. L'homme criait et menaçait. La femme, celle que sa mère aimait tendrement, celle qui donnait du lait et nettoyait la litière, n'était pas là. Tout à coup, l'homme la saisit par la peau du cou, l'arracha brusquement à sa maman qui crachait, toutes griffes dehors, tentant en vain de défendre sa progéniture. Elle fut enfournée sans ménagements dans un carton, puis transbahutée longtemps, tandis qu'elle essayait de s'agripper avec ses petites griffes pour éviter de se cogner dans tous les sens. Au bout d'un bon moment, la main de l'homme la sortit du carton et la projeta dans les airs.

Elle atterrit sur un lit de feuilles mortes trempées et glacées. Les chats ont horreur d'être sales et mouillés. Elle gémit de peur, de douleur, d'indignation. Le silence et le froid l'enveloppèrent. Elle avait été expulsée brutalement loin de sa maman. Ne la reverrait-elle pas? N'aurait-elle plus jamais le bonheur de se blottir auprès du garçon? Elle miaula pour invoquer sa mère: elle allait certainement l'entendre et venir la réchauffer, la lécher, la consoler; elle venait toujours! Elle se pelotonna sur elle-même et attendit, attendit, attendit… miaula encore quelques fois, le plus fort possible, plaintivement. Elle ne pouvait pas accepter d'avoir été ainsi abandonnée. Il devait bien y avoir quelqu'un pour la nourrir et la réconforter! Comment survivre, sinon?

Non loin de là, le gamin, les yeux chargés d'angoisse, tentait de s'approcher de sa mère qui venait de rentrer pour l'implorer

de sortir chercher «Minouche». L'attention de celle-ci était toute pour l'intrus. Elle sourit même avec approbation quand «son homme» lui dit: «J'ai fichu dehors le sac à puces, j'veux pas que le gosse le prenne dans son lit!»

Chapitre 1

Le train direct Bâle-Locarno filait rapidement sur les rails de la ligne du Gothard, en direction du sud. A Göschenen, il y avait encore beaucoup de neige, même si c'était déjà le début du mois d'avril. Le wagon était envahi de touristes en quête de soleil. A Locarno, avaient-ils lu, on pouvait se tenir sur les terrasses des cafés, et camélias, mimosas et magnolias étaient en fleurs.

A l'écart, dans un angle du compartiment, était assise une jeune femme aux très longs cheveux sombres. Ils lui couvraient le dos d'un manteau épais et ondulé, attirant l'hommage admiratif de tous les hommes et les regards d'envie de la plus grande partie des passagères. Mais la jeune femme, sobrement vêtue d'un tailleur-pantalon anthracite à la coupe parfaite, paraissait étrangère à la présence des autres voyageurs. Elle fixait, sans le voir, le paysage, immergée dans ses souvenirs. Le train parvint au terminus: Locarno. Tous se pressèrent vers la sortie.

Alba recueillit son bagage et se dirigea vers la gare routière. Son bus s'ébranla, traversa la ville, puis s'engagea sur la route sinueuse qui escalade la colline du Monte Verità, au-dessus d'Ascona et de Losone. La jeune femme descendit à une station située sur une petite place entourée de quelques maisons, puis emprunta une ruelle qui s'enfonçait en direction de la forêt. Un écriteau invitait à séjourner à l'hôtel Porera, promettant tranquillité et confort.

La ruelle se terminait par un parking, puis rétrécissait, se transformant en un sentier de montagne qui disparaissait dans la forêt. Alba traversa le parking réservé à la clientèle et atteignit un portail qu'elle poussa d'un geste décidé. Au fond d'une longue allée, bordée de buissons de roses Queen Elisabeth, qui coupait un grand pré en deux, s'élevait un bâtiment de

pierre grise, haut de trois étages, ornés de jolis balcons en fer forgé et offrant une splendide vue sur le lac Majeur. Au rez-de-chaussée, une véranda-restaurant, précédée d'une terrasse surélevée, s'ouvrait sur le jardin.

Un panneau accroché à la porte d'entrée indiquait que l'hôtel était fermé. Alba risqua un regard à l'intérieur. Le hall était poussiéreux mais semblait en bon état. Elle fouilla dans son sac, à la recherche de l'enveloppe rembourrée qu'elle avait reçue la semaine précédente. Elle relut la lettre du notaire:

> Chère madame,
> Selon votre demande et suite à notre communication, nous vous envoyons une copie du testament de la défunte madame Alba-Maria Ghirdoni, qui vous a désignée comme son unique héritière, ainsi que les clés de la propriété en notre possession. Nous vous prions de passer dans nos bureaux de Locarno pour signer les documents nécessaires afin de procéder au transfert de propriété…

Quand le notaire lui avait téléphoné, elle avait pensé à une plaisanterie de mauvais goût. Elle connaissait à peine la tante de son père, et la nouvelle de son décès ne lui était même pas parvenue. Elle se souvenait vaguement d'une vieille femme autoritaire qui la contraignait à l'écouter raconter «combien elle avait travaillé dans sa jeunesse, pas comme les jeunes d'aujourd'hui qui sont nés fatigués et passent leur vie à s'en remettre». Elle aurait voulu répondre à sa grand-tante qu'elle ne se sentait pas fatiguée du tout, qu'elle aimerait pouvoir courir, explorer l'immense parc de l'hôtel, observer les oiseaux, admirer les arbres; il y avait même un cheval dans un pré. Mais il ne fallait pas répliquer. Ses parents avaient bien recommandé de «ne pas contrarier la tante et de rester là sagement», parce qu'ils espéraient ardemment hériter du bel hôtel de Porera, un jour ou l'autre… quand la tante devrait, par la force des choses, renoncer à ses biens terrestres pourtant si jalousement gardés, protégés, selon elle, de l'avidité de son unique neveu.

Alba essaya quelques clés avant de trouver celle qui ouvrait la porte d'entrée principale. La clé tourna dans la serrure et elle retint son souffle en poussant le lourd battant de verre orné d'un riche motif en fer forgé. Elle pénétra dans le grand hall de marbre blanc, posa son sac sur le comptoir poussiéreux de la réception et regarda autour d'elle. Des clés suspendues indiquaient qu'il y avait 12 chambres disponibles sur les 3 étages de l'hôtel. Elle décida de repousser la visite complète des lieux au lendemain, car il était déjà tard. Où était l'appartement de la tante? Elle se rappelait vaguement qu'elle n'habitait pas dans le bâtiment principal. Elle examina son trousseau de clés, regrettant déjà d'avoir refusé d'être accompagnée par le notaire locarnais dans sa découverte de la propriété. Il lui avait semblé amusant de découvrir seule son nouveau bien en arrivant quelques jours avant le rendez-vous, mais peut-être n'était-ce pas une si bonne idée, finalement.

Haussant les épaules, elle ressortit de l'hôtel et regarda plus attentivement autour d'elle. La maison principale se dressait au bout de l'allée carrossable et était entourée de grands arbres et de splendides buissons de camélias en fleur. Elle aperçut un sentier caché dans la végétation. Il longeait le mur extérieur du bâtiment et traversait la forêt en serpentant. Elle l'emprunta et aboutit, quelques dizaines de mètres plus loin, sur la terrasse panoramique d'un délicieux *rustico*[1] rénové. La vue sur le lac Majeur y était époustouflante! Alba s'attarda longuement à admirer le splendide panorama, tandis que le soleil descendait derrière les montagnes, sur sa droite. Soudain, elle fut assaillie par une vague de souvenirs: «Et maintenant, tu es content que je sois ici avec toi? – Très heureux, je suis en train d'apprendre à apprécier ta compagnie.»

S'essuyant les yeux, elle chercha la clé du *rustico* parmi celles en sa possession. La porte s'ouvrit sans aucune difficulté.

Elle se retrouva dans une petite pièce confortablement meublée. Un escalier en colimaçon occupait un côté de

.....

1 Annexe du bâtiment principal, autrefois l'étable pour les animaux du domaine, que l'on a restaurée pour en faire une habitation tout en gardant extérieurement le style d'origine

l'entrée. Elle gravit les marches prudemment, telle Blanche-Neige découvrant la maison des sept nains. Sous le toit pyramidal, un lit matrimonial occupait presque toute la largeur du local. Sur les côtés, tout le long de la pièce, des armoires utilisaient de façon intelligente l'inclinaison du toit. Elle en ouvrit une au hasard: elle contenait du linge de maison. Le notaire avait dit, se souvint-elle, que la tante Maria avait passé les derniers mois de sa vie dans une maison de repos.

La nuit était en train de descendre rapidement. Elle appuya sur un interrupteur et la lumière s'alluma tout de suite. Elle s'étonna que l'électricité n'ait pas été coupée. Elle remarqua aussi qu'il n'y avait pas de poussière sur les meubles. Quelqu'un maintenait cette maison propre. Elle se demanda qui, parmi les anciens employés de la tante, s'acquittait de cette tâche. Elle se promit de prendre contact avec cette personne: elle méritait un salaire pour un travail si fidèlement accompli.

Dans un angle de la cuisine, une écuelle était posée sur le plancher. La tante avait dû avoir un chat. Même plusieurs, vu la taille de l'écuelle! Bizarre…

Alba décida de remettre au lendemain ses enquêtes et, après avoir mangé un sandwich acheté dans le train, elle remonta à l'étage pour préparer le lit.

Son téléphone portable sonna alors qu'elle s'apprêtait à prendre une douche dans la jolie salle de bain de sa grand-tante. C'était son agent:

– Salut, Tony! Qu'est-ce qu'il y a?

– Salut, Darling! C'est à moi de te demander ce que tu fabriques. Tu t'es échappée après l'enregistrement sans même dire au revoir. Où diable t'es-tu fourrée?

Tony Blawer, son agent, voulait toujours savoir où elle se trouvait et ce qu'elle faisait. Il n'aimait pas quand il perdait contact avec elle.

– Je suis déjà au Tessin. Ne t'en fais pas, je serai présente au concert de demain soir, sur la place. Entre-temps, j'ai des affaires de famille à régler.

Alba s'assombrit. Elle ne supportait plus d'avoir à rendre compte de ses actes.

– Tu vas bien? Fais bien attention aux courants d'air et veille à ne pas boire de boisson glacée, lui recommanda encore son agent.

– Je sais, soupira Alba, agacée.

– Tu es dans un bel hôtel? Tu veux que je t'envoie une voiture avec chauffeur demain soir?

– Je ne veux rien. Merci! Salut, Tony, à demain soir!

– La répét' est à 18 heures, suivie du dîner et finalement le concert, à 21 heures… Programme A, récita encore Tony pour être certain qu'elle n'oublie pas ses engagements.

– Sois tranquille, j'y serai sans faute. Bye!

Alba coupa la communication avec un soupir de soulagement, puis se faufila sous la douche. Quelques heures plus tard, elle dormait profondément. Elle fut réveillée par quelque chose d'humide et de frais qui lui effleurait un bras. Elle ouvrit un œil et fixa le museau d'un doberman. Elle pâlit… Est-ce qu'elle commençait à avoir des hallucinations?

– Que fais-tu ici? murmura-t-elle en allongeant un bras pour allumer la lumière.

– C'est plutôt à moi de te demander ce que tu fais dans mon lit!

Une voix masculine provenait de la cage d'escalier. Ce devait être celle du maître du chien, car ce dernier la laissa pour se diriger vers lui en remuant la queue. Alba s'assit sur le lit en tirant le drap sur elle, le plus haut possible sur son pyjama. Un homme blond apparut, très grand et athlétique, autour des 35 ans. Il portait un sac de voyage et une laisse. Il semblait aussi amusé que surpris de sa présence.

– Comment? C'est chez vous ici? Mais, j'ai la clé! s'exclama Alba, affreusement embarrassée. Excusez-moi, mais je croyais être dans le logement de ma grand-tante, la propriétaire de l'hôtel! essaya-t-elle d'expliquer laborieusement.

L'homme s'était approché du lit et avait posé son sac par terre. Il la dévisageait avec curiosité.

– Super! Une fille m'attend dans mon lit! Est-ce que c'est un cadeau de Nano? dit-il en regardant autour de lui, à la recherche d'une éventuelle caméra cachée.

– Comment osez-vous vous permettre?… Oh, mais, qu'est-ce que vous croyez à la fin? s'indigna Alba, le visage rouge de colère.

– Qu'est-ce que je crois? Mais je n'en sais rien! Je rentre chez moi après une semaine de travail et je trouve une belle fille endormie dans mon lit. Dis-moi ce que je dois croire!!!

L'homme semblait agréablement surpris. Il enleva sa veste, la suspendit dans une armoire et s'assit sur une chaise pour retirer ses chaussures. Le chien s'était de nouveau approché d'Alba. C'était un splendide et énorme doberman mâle, queue et oreilles coupées. Elle allongea une main pour se laisser flairer. Le chien remua son tronçon de queue puis allongea le museau pour lui lécher la main. Elle lui effleura la tête avec la pointe de ses doigts fuselés. L'homme suivait la scène avec attention. Il semblait attendre le jugement de son chien.

– Salut! Tu sais que tu es vraiment un beau gaillard? J'avais deux amis semblables à toi, il y a quelques années. Vous vous seriez bien entendus.

Elle bavardait avec le chien pour ne pas avoir à regarder vers son maître, en train d'enlever sa chemise et son pantalon. Elle remarqua, malgré elle, le mouvement des muscles sur ses épaules puissantes.

– J'espère bien que vous n'avez pas l'intention de venir dans ce lit! s'exclama-t-elle enfin quand elle le vit prendre un pyjama dans son sac et l'enfiler sur son slip, qu'il avait quand même eu la décence de ne pas retirer. (Ouf!)

– Mais certainement! Je suis ici chez moi, et c'est mon lit. Tu es un agréable extra que je ne m'attendais pas à y trouver. Demain, j'appellerai Nano pour le remercier du cadeau.

– Stop! Je ne suis pas une call-girl! Je suis entrée grâce à la clé que j'ai reçue avec tout le trousseau de ma grand-tante, Alba-Maria Ghirdoni, qui est décédée. Je suis son héritière. Je pensais que c'était son appartement. Je me suis peut-être trompée, pourtant il me semblait vraiment qu'elle habitait ici!

Tout en parlant, elle cherchait des yeux quelque chose pour se défendre le cas échéant. Elle saisit la lampe de chevet et la souleva d'un air menaçant.

– Si vous faites seulement mine de venir dans ce lit, je vous frapperai avec la lampe!

L'homme s'était encore approché. Il s'assit sur l'autre bord. Il semblait un peu indécis. Refroidi.

– Alors, tu n'es pas une des filles de Nano? lui demanda-t-il enfin, l'air sérieux.

– Je ne sais même pas qui est ce Nano! répliqua-t-elle, tandis que ses splendides yeux gris lançaient des faisceaux de colère.

Il pensa qu'il n'en avait jamais vu de semblables. Ou peut-être que oui. Mais où? Enfin, il sourit et dit:

– Je plaisantais, je ne connais aucun Nano non plus. Je voulais voir comment vous réagiriez, précisa-t-il, utilisant enfin le vouvoiement. Je connaissais votre tante, elle était effectivement la propriétaire de ce *rustico*. Elle me l'a loué meublé, peu de temps avant d'aller en maison de repos. Par contre, l'hôtel est vraiment à votre disposition. J'avais demandé à l'acheter, mais votre tante ne voulait pas le vendre. Elle disait qu'elle tenait à le conserver pour sa nièce.

Alba rougit violemment. Elle était dans la maison d'un étranger, pire… dans son lit!!!

– Je suis infiniment confuse, monsieur… commença-t-elle.

– Peer Christensen! se présenta-t-il en allongeant une main qu'elle serra prudemment du bout des doigts, toujours enveloppée dans le drap. Et vous, comment vous appelez-vous?

– Beaucoup me connaissent sous mon pseudonyme Alba Melody, mais mon vrai nom est Alba-Maria Ghirdoni, exactement comme ma tante.

– Alba Melody? La chanteuse?

Il était très étonné et impressionné.

– Oui, moi-même.

Elle sourit.

– Si je m'étais imaginé que je trouverais Alba Melody un soir dans mon lit!!! s'exclama Christensen.

– Surprise, surprise! Je vous assure que ce n'était pas voulu! Et maintenant, que faisons-nous? dit-elle, abordant le

côté pratique. Je suppose que je n'ai plus qu'à vider les lieux. Excusez-moi, mais je ne savais vraiment pas que le logement était loué. J'avais la clé, plaida-t-elle encore en désignant le trousseau posé sur la table de nuit.

– Ne vous en faites pas, recouchez-vous tranquillement. Je dormirai sur le divan, en bas. Demain matin, nous reparlerons plus calmement de tout cela.

Alba soupira de soulagement.

– Je vous remercie beaucoup, monsieur Christensen, et je vous prie de m'excuser encore.

Toujours souriant, Peer Christensen acquiesça d'un signe de tête, se leva du lit, sortit un sac de couchage d'un placard et se dirigea vers l'escalier en appelant son chien.

– *Her*, Thor!

Avant de suivre son maître dans l'escalier, le chien lécha encore une fois la main d'Alba pour prendre congé. Celle-ci tendit l'oreille. D'en bas lui parvenait déjà le bruit des préparatifs en vue de la nuit, puis le silence envahit la maison.

Elle soupira de soulagement, replaça la lampe sur la table de nuit et l'éteignit. En repensant à la situation, elle fut secouée d'un fou rire silencieux. Elle se rendormit, un sourire amusé sur les lèvres.

De son côté, Peer Christensen souriait aussi et eut envie de raconter son aventure à quelqu'un. Il prit son portable et composa un numéro, resta à l'écoute plusieurs secondes en silence, puis haussa les épaules et raccrocha. En soupirant, il s'enroula dans le sac de couchage sur le divan trop court et tenta de trouver le sommeil. Le chien s'allongea par terre à côté de lui, le museau entre les pattes, et soupira lui aussi, faisant pouffer de rire son maître.

Alba se réveilla quand le soleil envahit la chambre par la grande baie vitrée. L'espace d'un instant, elle ne se rappela pas où elle se trouvait ni ce qu'elle faisait dans cet endroit. Puis la scène de la nuit précédente lui revint en mémoire. Elle sauta du lit, s'habilla en hâte, retira les draps et les plia sur une chaise, puis saisit son sac et se dirigea vers l'escalier.

Aucun bruit ne lui parvenait de l'étage inférieur. Elle descendit prudemment. Il n'y avait personne, mais sur la table du déjeuner elle trouva un billet:

> Je sors le chien. J'apporterai des croissants et du lait pour 9 heures. Si vous voulez, vous pouvez faire du café. Tout le nécessaire est dans le buffet, au-dessus des plaques de cuisson.

Il était 8 h 30. Elle se dépêcha de préparer le café. A 9 heures précises, la porte d'entrée s'ouvrit et le chien se précipita vers elle en remuant frénétiquement la queue, suivi de son maître souriant.

– Le parfum du café arrive jusqu'à la moitié de la montée. Vous avez bien dormi? lui demanda-t-il poliment.

– Votre lit est très confortable. Par contre, ce devait être très inconfortable sur le divan. Je suis désolée.

– Sûr que j'aurais préféré mon lit… avec vous! plaisanta-t-il, mais j'aurais probablement encore moins dormi que sur le divan! Ça ne fait rien, continua-t-il plus sérieusement, ne vous en faites pas. Je suis habitué à dormir dans des endroits inconfortables.

– Quel métier exercez-vous? demanda-t-elle en posant la cafetière sur la table.

– Je suis ingénieur en génie civil au chantier d'Alp Transit. J'ai loué ce chalet afin de pouvoir, de temps en temps, m'éloigner du travail. C'est un endroit magnifique et agréable. Pour le chien aussi.

– C'est vrai. Quand j'étais gamine, j'aimais venir rendre visite à la tante de mon père afin de pouvoir courir, découvrir les merveilles du parc.

Ils s'assirent à table pour partager les croissants et le café au lait. Le chien s'était allongé sur les pieds d'Alba. Son patron s'étonna de la connivence immédiate de son doberman avec sa visiteuse imprévue.

– Je n'ai jamais vu Thor se lier d'amitié aussi vite. D'habitude, les gens ont peur de lui, ou c'est lui qui est méfiant. Incroyable!

– Les chiens me plaisent énormément. J'ai d'ailleurs l'intention d'en prendre un bientôt, expliqua Alba en souriant au chien et en lui tendant un bout de croissant qu'il saisit avec délicatesse.

– Hier soir, en traversant la ville, j'ai vu des affiches annonçant votre concert de ce soir.

– Ah, oui? En effet, ce soir j'ai un concert sur la Piazza Grande. Vous voulez venir? Je vous offre un billet pour me faire pardonner? plaisanta-t-elle en le regardant dans les yeux, qu'il avait verts et parsemés de paillettes dorées quand il souriait.

– Avec plaisir! Votre style de musique me plaît beaucoup. J'écoute la radio pendant mes longs trajets professionnels, et vos chansons passent souvent, répliqua-t-il en se versant une seconde tasse de café. Voulez-vous encore une tasse?

– Non, merci. Une suffira! Quelle chanson préférez-vous?

– J'aime bien celle où vous racontez l'histoire de quelqu'un perdu dans la brume. C'est très émouvant. Vous composez vous-même vos chansons?

– Oui, j'ai écrit les paroles et la musique. Cette chanson était mon travail de diplôme. Elle plaît beaucoup à mes fans.

– Vous pourriez m'en fredonner le refrain? S'il vous plaît, il me plaît énormément! supplia-t-il.

Il ne le lui dit pas, mais il n'était pas convaincu du tout qu'elle était celle qu'elle prétendait être. La faire chanter lui fournirait la preuve qu'elle était vraiment «la Streisand européenne». Alba acquiesça d'un signe de tête, se concentra un bref instant en fermant les yeux. Puis sa voix chaude et poignante emplit la pièce. Tout d'abord dans des notes graves, ensuite montant et descendant sans difficulté sur deux octaves.

Je voulais m'échapper pour respirer la paix
La porte s'était refermée derrière moi, sans espoir de retour
Je courais dans le brouillard
Il m'enveloppait comme un voile glacial
J'étais perdue, peut-être pour toujours
Où est la paix dont j'avais tant besoin?

Qui me dirait où la trouver?
Qui m'indiquera le chemin?
J'ai entrevu une lumière au fond d'une allée
Je me suis rapprochée
Et je t'ai rencontré.
Maintenant, je ne suis plus perdue
Je sais où je vais
Car tu me tiens par la main
C'est toi que je cherchais depuis si longtemps!

Le silence retomba dans la pièce, comme un voile qui glisse à terre. Peer, ému par les paroles du chant et par la voix qui les avait portées, remarqua que des larmes coulaient sur les joues d'Alba. Ils finirent leur café en silence. Alors elle se leva, alla jusqu'à la porte et sortit en plein air sans rien dire, sans le regarder. Le chien se leva pour la suivre. Son maître voulut le saisir par le collier afin de le retenir, mais il était déjà dehors.

La chanteuse s'était assise sur le petit mur de pierre et admirait la splendide vue sur le lac. Quand il s'approcha, elle tourna son visage vers lui et lui sourit.

– Cette chanson m'émeut toujours beaucoup. Je l'ai peut-être chantée mille fois, mais elle me fait toujours le même effet. Elle me rappelle quelqu'un qui m'était très cher, s'excusa-t-elle.

– Vous chantez comme un ange, la félicita-t-il. A la radio, je croyais qu'il y avait des effets sonores pour perfectionner votre voix. Elle me semblait trop belle pour être naturelle… Vous avez l'intention de diriger l'hôtel vous-même? Comme votre tante?

– Non. Du moins, je ne le pense pas. Je pensais habiter ici, dans le *rustico*, et confier l'hôtel à un directeur. Mais maintenant que le logement est à vous – elle lui sourit malicieusement –, je devrai me chercher un appartement dans le bâtiment principal. Je vais découvrir l'hôtel. Vous voulez m'accompagner?

Christensen acquiesça d'un signe de tête et, le chien sur les talons, ils descendirent le long du sentier sinueux à travers la forêt. Alba ouvrit la porte d'entrée, se retrouvant de nouveau dans le hall.

– Allons voir le restaurant et la cuisine! proposa-t-elle gaiement.

Ils examinèrent la cuisine sous tous les angles, puis se dirigèrent vers le restaurant. La véranda était meublée de tables et chaises en fer forgé posées sur un sol en marbre blanc. Il y avait de grands vases de palmiers et d'agrumes. Un piano à queue, recouvert d'une couverture noire, était adossé à un mur. Alba fut attirée par l'instrument comme par un aimant. Elle en souleva le couvercle: un Steinway! Partant de la première touche des basses, elle fit courir trois doigts et remonta de façon chromatique tout le clavier jusqu'aux derniers aigus. Certaines touches avaient un peu détonné, mais toutes répondaient et avaient un beau son. Alba se tourna vers Peer avec une grimace amusée.

– Cet instrument a besoin de quelques tours de clé. Mon pianiste en a toujours une sur lui. Ils veulent souvent le faire jouer sur des instruments qui ne sont pas parfaitement accordés. Si on joue seul, cela ne pose pas de gros problème, mais si c'est avec un orchestre, ça change tout, lui expliqua-t-elle en se levant et en le regardant.

Elle n'avait pas conscience d'être aussi séduisante, dans son complet gris de voyage, les cheveux encadrant joliment son visage. Ses yeux resplendissaient d'enthousiasme.

– La musique est vraiment votre passion, et cela se voit! observa-t-il. Vous avez étudié au Conservatoire?

– Oui. J'ai obtenu un diplôme en chant et en composition. Mais la majeure partie de mes études, je les ai faites dans le privé, parce que je devais travailler.

– Ah! Et qu'est-ce que vous faisiez?

– Je travaillais dans le restaurant de mes parents…

Le sourire d'Alba s'éteignit, et il regretta de lui avoir posé cette question.

– Bien, et si nous allions voir les chambres? Il y a peut-être un logement qui vous plaira, lui proposa-t-il.

Il était prêt à n'importe quel sacrifice pour la voir sourire à nouveau!

– Oui, allons voir!

En effet, elle sourit à nouveau. Il se sentit ému en rencontrant ses yeux gris.

Toujours précédés par le chien qui flairait çà et là et éternuait de temps en temps à cause de la poussière – mais qui, en animal bien élevé, ne touchait à rien – ils partirent à la découverte de l'intérieur de l'hôtel. La dernière porte du rez-de-chaussée leur réserva une surprise. C'était une junior-suite avec une jolie terrasse entourée de murets qui permettait l'accès direct au jardin.

– J'ai trouvé où m'installer! Quelle belle pièce! s'exclama Alba avec ravissement.

Peer, de son côté, en éprouva du regret. Il aurait presque préféré qu'elle soit contrainte de rester chez lui, même au prix de nuits inconfortables sur le divan. Mais l'hôtel était seulement à quelques mètres de sa maison, et ils se rencontreraient dans le parc.

– Oui, c'est vraiment une chambre splendide. Peut-être une suite pour les hôtes importants, suggéra-t-il.

– Je vais tout de suite m'y installer. Est-ce que vous pouvez m'apporter mon sac ici, s'il vous plaît? Ce serait très aimable de votre part. Puis, je vous laisserai à vos occupations. On se reverra ce soir. Je vais nettoyer un peu. Si ça vous arrange, vous pouvez me laisser Thor, au cas où vous devriez aller en ville, proposa-t-elle. Il me tiendra compagnie et vous viendrez le reprendre à votre retour.

– Oh! Bien volontiers. S'il est d'accord, toutefois.

Il se tourna vers le chien:

– Tu veux bien rester ici?

Thor semblait avoir compris, car il se coucha près d'Alba et ne broncha pas quand son maître sortit par la porte-fenêtre.

– Cet animal m'étonne vraiment… murmura Peer, presque jaloux.

Alba caressa la tête du chien tout en suivant son maître des yeux, à nouveau perdue dans ses souvenirs. Mais elle se secoua. Ce n'était pas le moment de rêvasser! Elle partit à la recherche d'un aspirateur.